

E NTRE NONCHALANCE ET DÉSESPOIR. LES INTELLECTUELS JAPONAIS SINOLOGUES FACE À LA GUERRE (1930-1950)

Sebastian VEG
Centre d'études français sur la Chine contemporaine (CEFC)

*Compte rendu
d'ouvrage*

Samuel Guex, *Entre nonchalance et désespoir. Les intellectuels japonais sinologues face à la guerre (1930-1950)*, Berne, Peter Lang, 2006, 300 p.

L'ouvrage de Samuel Guex, tiré d'une thèse de doctorat soutenue en 2003, traite d'un sujet à la fois original et passionnant : les affinités parfois plus qu'ambiguës entre d'une part un courant anti-impérialiste de « gauche », bien représenté parmi les sinologues japonais des années 1930, qui étaient à la recherche d'alternatives à la « modernité » occidentale, et de l'autre l'idéologie de la « Grande Asie » qui a servi de justification à la guerre impérialiste du Japon en Chine. Son terrain d'enquête est constitué des écrits (il s'agit de sources essentiellement, voire exclusivement, publiées) d'un petit groupe d'intellectuels, dont le projet initial était de provoquer une révolution dans la sinologie japonaise. Ce groupe s'est cristallisé autour du Cercle d'étude de la littérature chinoise (Chūgoku bungaku kenkyū-kai 中国文学研究会), fondé en 1934, et de sa revue, *Mensuel de la littérature chinoise* (*Chūgoku bungaku geppō* 中国文学月報), dont le premier numéro paraît en mars 1935.

Au centre du groupe se trouvaient deux figures emblématiques : le sinologue et philosophe Takeuchi Yoshimi 竹内好 (1910-1977), spécialiste de Lu Xun 魯迅 et théoricien de l'« autre modernité », et l'écrivain Takeda Taijun 武田泰淳 (1912-1976), moine bouddhiste converti à la sinologie, avant de délaisser définitivement l'université en faveur de la création littéraire après la Seconde Guerre mondiale. Samuel Guex synthétise et commente minutieusement leurs écrits (ainsi que

ceux d'autres membres du Cercle) : ce n'est pas le moindre des mérites de cette étude que de rendre disponible au lecteur non-spécialiste des traductions substantielles, toujours fluides et précises, de ces écrits pour la plupart jamais traduits. Il met particulièrement l'accent sur l'engagement de ces intellectuels dans la guerre : celui de Takeda comme soldat sur le front chinois, et celui de Takeuchi saluant Pearl Harbour dans un appel lyrique au combat publié en janvier 1942. Plus que comme chronique (historique et psychologique) des difficultés auxquelles furent confrontés ces « amateurs » de la Chine par la déclaration de guerre de 1937, l'étude retient l'intérêt par l'imbrication trouble des idéologies qu'elle révèle, ainsi que par sa mise au jour d'une croyance, peut-être pas entièrement dépourvue de bonne foi, même parmi des intellectuels critiques comme Takeuchi, en un fond d'anti-impérialisme qui pouvait justifier devant l'histoire la guerre d'expansion japonaise en Asie.

Les deux premiers chapitres analysent la révolution dans la sinologie que voulaient impulser Takeuchi et ses amis dans les années 1930, point de départ de leur itinéraire intellectuel. Rejetant la sinologie classique, aussi bien sous les aspects du *kangaku* 漢学 confucéen que du *shinagaku* 支那学 à relents impérialistes, Takeuchi et Takeda s'intéressaient à la Chine et aux Chinois de leur époque en égaux, notamment en côtoyant des écrivains (de préférence japonisants tout de même) comme Zhou Zuoren 周作人, Guo Moruo 郭沫若 ou Yu Dafu 郁達夫 (p. 51-53). Ce programme allait de pair avec une volonté d'affranchir les études littéraires de la tutelle de la philosophie, et plus précisément de la morale, auxquelles elles étaient auparavant largement subordonnées, et de mettre l'accent sur la longue histoire de la littérature chinoise en langue vernaculaire, méprisée par les *kangakusha* 漢学者. C'était d'ailleurs aussi largement le programme des écrivains et intellectuels chinois du mouvement du 4 mai 1919. Le choix du terme *Chūgoku* 中国 pour désigner la Chine dans le titre de la revue devait marquer cette spécificité, tout comme le choix inouï de Takeuchi, après un premier séjour de trois mois à Pékin en 1932, de consacrer son mémoire de licence à un auteur vivant, en l'occurrence Yu Dafu (p. 35).

Le chapitre 3 aborde, à travers le cas de Takeda Taijun, les contradictions des intellectuels japonais sinophiles mobilisés pour combattre en Chine à partir de 1937 (6 autres membres du Cercle furent mobilisés à ce moment, p. 79). Le livre se perd peut-être quelque peu en conjectures sur les moyens que Takeda mit en œuvre pour échapper à la conscription, ainsi que sur les tourments psychologiques qu'il a dû éprouver en tant que moine bouddhiste appelé au combat ; en revanche, il analyse de façon convaincante le revirement de Takeda, qui à l'instar de bon nombre d'intellectuels européens des années 1930 lassés par la démocratie et fascinés par

la purification du combat, trouve sur le front l'occasion à la fois de s'intégrer aux hommes « ordinaires » de son unité, et de se plonger dans le « terreau humain » que représentent pour lui les paysans chinois. Takeda écrit ainsi à son collègue du Cercle Masuda Wataru 増田渉 : « C'est sur les champs de bataille que nous avons pu voir ces visages qui reflétaient la sagesse solide de la terre ; visages marqués par des sentiments traditionnels et des rides profondes d'une philosophie sans paroles (p.83) ». Faisant table rase de la « parlote » des intellectuels, la guerre plonge Takeda dans ce qu'il conçoit comme la sagesse du peuple, si bien qu'il n'éprouve plus aucun remords à brûler une magnifique édition xylographiée des œuvres de Zhu Xi 朱熹 pour se chauffer. On peut alors s'étonner que, dans le roman publié par Takeda en 1947, *Shinpan* 審判 (Le Jugement), et qui inaugurerait le genre de la littérature de guerre, c'est la culpabilité du protagoniste (qui a tué des civils chinois sans défense) et la cruauté de la guerre qui se trouvent au centre du récit (bien contextualisé par l'analyse d'autres œuvres du genre, notamment du best-seller *Funnyō-tan* 糞尿譚 (Scatologie) de Hino Ashihei 火野葦平, publié dès 1937). Cependant, alors que pour Guex, le contraste entre l'expérience vécue et l'écriture de Takeda s'explique par « la liberté que lui procurait la fiction » (p. 98), cette explication semblera peut-être un peu courte au lecteur se demandant si l'abîme d'interrogation morale ouvert, dans le roman, par la possibilité de tuer, n'est pas en partie une reconstruction de Takeda.

Le chapitre 4 est consacré essentiellement au « séjour d'études » de Takeuchi Yoshimi à l'« Institut de la culture orientale » (japonais) de Pékin occupé de 1937 à 1939. Guex consacre d'excellents passages (p. 112-116 et p. 131-134) au malaise ressenti par Takeuchi et d'autres sinophiles japonais face au collaborationnisme de Zhou Zuoren, devenu doyen de la Faculté de lettres de l'Université d'État de Pékin, créée en rassemblant les restes des universités de Pékin (Beida 北大), de Beiping, Qinghua et Jiaotong. Ce séjour est, de l'aveu de Takeuchi lui-même, un échec de tous les points de vue : linguistique, culturel et personnel, à mesure que Takeuchi découvrait que « la richesse d'une culture était insaisissable, qu'elle se mesurait à la résistance qu'elle opposait aux envahisseurs » (p.131), autrement dit que cette culture ne pouvait se révéler que contre lui et sa présence.

Le chapitre 5 aborde l'épisode de la guerre dans le Pacifique et l'enthousiasme des intellectuels japonais lors du bombardement de Pearl Harbor. Dans une longue déclaration de janvier 1942, publiée d'abord de façon anonyme, Takeuchi, comme beaucoup d'autres, exprime avec lyrisme sa joie de voir enfin converger ses convictions anti-impérialistes et les objectifs de guerre du gouvernement japonais, subordonnant l'attaque de la Chine (dont il ne voyait pas la nécessité) à l'objectif plus général

de libérer l'Asie : « L'idéal d'établir un nouvel ordre en Asie orientale et de libérer les peuples constitue désormais le fondement même de notre résolution inébranlable (p. 140) ». La traduction intégrale de cet appel permet également de donner un bon aperçu d'un ton où transparaît une exaltation à la Ernst Jünger, élevant la guerre en expérience quasi-mystique : « La guerre éclata soudainement et en un instant la compréhension fut totale. Un éclair immaculé brilla haut dans le ciel et nos frustrations accumulées des années durant s'envolèrent (p. 139). » Takeuchi conclut en appelant au combat : « N'entendez-vous pas l'écho de ce grondement semblable au tonnerre qui enveloppe la nuit ? Bientôt le soleil se lèvera. Bientôt un monde bâti de nos propres mains se dressera sous nos yeux. Mes amis, c'est l'heure de combattre [...] Combattons ensemble (p. 141) ! » Takeuchi n'a jamais renié ce texte, le publiant dans des recueils d'essais après 1945, à la différence de tant de ses collègues qui ne cherchaient qu'à faire oublier leurs actes et paroles pendant la guerre. On peut donc en effet se demander, comme le suggère l'auteur, s'il ne restait pas au fond convaincu par une partie des idées qu'il y exprimait.

Takeuchi a ainsi emprunté le titre de la fameuse table ronde « Dépasser la modernité » (*Kindai no chōkoku* 近代の超克) de juillet 1942, pour le donner à un ouvrage historico-philosophique en 1959. Brisant les tabous de l'après-guerre, il se proposait de sauver l'idée de « dépasser la modernité » de son dévoiement par le militarisme. Cette idée, et l'ambiguïté du concept de « modernité » qui la sous-tend, expliqueraient ainsi l'« émotion » du 8 décembre 1941, en révélant la signification historique de cette journée : de l'imitation de la modernité occidentale qu'on pouvait reprocher au Japon dans son invasion de la Chine, celui-ci passait dans le camp du « dépassement » de cette modernité en défiant les États-Unis. De façon comparable, Takeuchi a cherché dans son essai *Ajia shugi* アジア主義 (L'Asiatisme, 1963) à sauver l'idée de l'Asie de ceux qui voulaient la transposer dans le réel par l'agression militaire. De même qu'il estimait qu'on pouvait rejeter la modernité de l'Europe coloniale (et de Meiji) sans tomber dans le militarisme (c'est précisément le rôle que joue Lu Xun dans son dispositif théorique), de même, l'asiatisme (qu'il voit incarné dans la figure controversée de Saigō Takamori 西郷隆盛) n'était pas destiné, à ses yeux, à aboutir nécessairement à la « sphère de coprosperité ». La solidarité asiatique pouvait ainsi avoir un aspect socialisant, voire révolutionnaire, de solidarité anti-impérialiste. Samuel Guex procède de nouveau par contextualisation (il cite longuement les arguments de Tarui Tōkichi 樽井藤吉 au moment de la colonisation de la Corée, et de Yoshikawa Kōjirō 吉川幸次郎 au sujet de la Chine), avant d'arguer que, si Takeuchi avait sans doute raison de séparer logiquement l'asiatisme de l'expansionnisme japonais, le chemin conduisant de l'un à

l'autre était parfaitement prévisible. S'appuyant sur l'évolution de Nakano Seigo 中野誠吾, Guex montre comment toute une génération en est arrivée à considérer l'invasion de la Chine comme un « sacrifice nécessaire pour vaincre l'occidentalisme occidental » (p. 188), y compris sans doute pour partie Takeuchi lui-même.

Après que Takeuchi eut effectué un troisième séjour en Chine en 1942 pour étudier les musulmans chinois, Takeda embarqua en juin 1944 pour Shanghai, où, employé de l'Association culturelle Chine-Japon, il a vécu la capitulation japonaise. Ce séjour fait l'objet du chapitre six de l'ouvrage. Guex retrace d'abord la présence de Shanghai dans la littérature japonaise moderne, évoquant Akutagawa Ryūnosuke 芥川龍之介 et son récit anti-impérialiste Momotarō 桃太郎 (peut-être inspiré d'une rencontre avec Zhang Binglin 章炳麟) ; Tanizaki Jun.ichirō 谷崎潤一郎, accueilli lors de sa visite en 1926 par Guo Moruo et Tian Han 田漢 ; Satō Haruo 佐藤春夫, qui fut proche de Yu Dafu ; et Yokomitsu Riichi 横光利一 et son roman *Shanghai* 上海. Takeda, à son tour « shanghaié » par la ville occupée (où vivaient 120 000 Japonais à la fin de la guerre), se distingue par son choix d'éviter le quartier de Hongkou et sa volonté d'apprendre le shanghaien. Mais Guex doute de son degré d'intégration et souligne à quel point sa position resta privilégiée, du moins jusqu'à la capitulation japonaise. Obligé de déménager dans Hongkou devenu un camp de réfugiés, de porter un brassard rouge portant l'inscription *Ri qiao* 日僑 (émigré Japonais), Takeda se réfugie alors dans la lecture de la Bible (L'Apocalypse) et gagne sa vie comme écrivain public en chinois pour ses compatriotes. En se fondant sur son essai « Metsubō ni tsuite » 滅亡について (De la destruction, 1948) et ses récits postérieurs *Mamushi no sue* 蝮のすえ (Race de vipère, 1947) et *Saijo* 才女 (La femme savante, 1947), Guex dépeint l'attitude de Takeda (qu'il identifie à celle de son protagoniste Sugi¹) comme celle d'un nihiliste (qu'il compare explicitement à Ernst Jünger), arguant de la nécessité quasi biologique de la « destruction » comme phénomène du monde humain pour accepter son impuissance en matière de politique.

Enfin, l'étude se referme sur un chapitre dont le point de départ, chronologiquement légèrement antérieur, est la dissolution du Cercle d'étude de la littérature chinoise et de *Littérature chinoise* en 1943, à l'initiative de Takeuchi. Ayant refusé de participer au premier Congrès des écrivains de la grande Asie orientale en novembre 1942 à Tokyo, celui-ci met en avant la « bureaucratisation » du Cercle lui-même, affirmant que celui-ci aussi a besoin d'être « nié » à son tour pour renouveler la sinologie et la pensée en général, et faire advenir la véritable « culture

¹ Par exemple p. 229, il cite un fragment du roman affirmant qu'il est « peut-être plus facile de survivre qu'on ne croit » pour expliquer l'attitude de Takeda.

de la grande Asie orientale ». Samuel Guex souligne également l'impact du renforcement de la censure, du rationnement du papier, et la peur de Takeuchi d'être arrêté. Cependant, pour comprendre « l'échec » du Cercle, il s'appuie surtout sur un récit publié par Takeda Taijun en 1952, intitulé *Fūbaika* 風媒花 (Fleurs emportées par le vent), roman à clef qui en dépeint les principaux personnages, et notamment Takeuchi, de façon critique. Ils y apparaissent comme des intellectuels narcissiques et détachés de la réalité, pour qui l'amour de la Chine est avant tout une posture qu'ils ne tardent pas à abandonner au vu des contraintes de la guerre. Guex conclut que ce genre d'introspection, pourvue également d'une dimension autocritique, était en fin de compte aussi rare parmi les sinologues japonais que dans la population ordinaire. Ainsi, en 1946, Okazaki Toshio 岡崎俊夫 et Chida Kuichi 千田九一 décident de relancer le Cercle et sa revue comme si, suggère l'auteur, la guerre n'avait pas changé grand-chose à leur véritable projet intellectuel. Ils provoquent toutefois ainsi l'opposition violente de Takeuchi : dans une note à la rédaction, celui-ci accuse (sans s'exclure de la critique) le Cercle « qui n'a pas eu le courage d'exprimer ses positions, qui était impuissant, désorganisé, dont les méthodes pour lutter étaient maladroites », d'avoir échoué à « devenir une force révolutionnaire à un moment clé de l'histoire » (p. 258). La revue cessa définitivement sa publication en mai 1948. Guex conclut sur la question de la responsabilité en opposant malgré tout la position de Takeuchi « qui s'efforça de justifier chacun de ses actes » à celle de Takeda, qui « a tenté en vain de sublimer son sentiment de culpabilité dans la création littéraire », mais doit finalement se rendre compte que « ce poids qu'il a sur la conscience ne le quittera pas jusqu'à la mort » (p. 59).

On peut regretter dans ce livre que la finition ne soit pas toujours à la hauteur du contenu. Au-delà des nombreuses coquilles (l'éditeur semble s'être contenté d'un travail minimal de mise en page du manuscrit), et de l'utilisation de caractères en simplification japonaise pour retranscrire les noms chinois, il est dommage que le livre ne comporte pas d'index (au moins de noms de personnes et de titres d'ouvrages, avec des traductions) et une seule véritable annexe, constituée d'une liste des ouvrages chinois traduits par les membres du Cercle. Au minimum, un tableau récapitulatif des membres du Cercle, précisant leurs activités et leurs publications, paraissait s'imposer. Ce manquement souligne la dimension essentiellement individuelle d'une étude centrée sur Takeda et Takeuchi, qui conduit parfois l'auteur à adopter un ton excessivement biographique et psychologisant (à plusieurs reprises, il relie par exemple l'intérêt de Takeuchi pour la Chine à son « attirance pour les personnes faibles » (p. 30 et p. 146). Comme l'indique le titre de l'ouvrage, l'auteur s'intéresse surtout aux contradictions psychologiques qu'a entraînées la guerre pour des

sinologues entravés dans « l'assouvissement de leur passion » de la Chine (p. 265). Si ce défrichage biographique est utile à l'historien, le lecteur regrette un peu que l'analyse des textes de Takeuchi et Takeda, souvent passionnants et impeccablement traduits, pose les problèmes soulevés seulement en termes de dilemmes moraux et personnels.

Samuel Guex est irréprochable dans sa volonté d'examiner d'un point de vue moral la position de ces deux sinologues dans la guerre, et l'exposé des positions des rares intellectuels libéraux (notamment de Nagai Kafū 永井荷風 p. 136 et p. 224) est un rappel utile du fait que d'autres positions politiques étaient possibles, même pendant la guerre. Cependant, on finit par regretter quelque peu qu'il minore à la fois la portée philosophique et politique des théories de Takeuchi et l'analyse proprement littéraire des textes de Takeda. Pour s'en tenir ici à Takeuchi, celui-ci n'était pas seulement un velléitaire imbu de conscience tragique à la Jünger, se complaisant dans la réflexion sur ses propres manquements, mais un véritable penseur, sans doute frustré dans sa « passion » pour la Chine, et déçu de ne pas avoir pu entrer dans l'intimité du « peuple chinois », mais avant tout préoccupé de l'analyse historique de la modernité et des réponses qu'elle avait suscitées au Japon, en Chine et en Occident. Comme le mentionne d'ailleurs Samuel Guex, son rejet du modèle des « lumières de la civilisation » et sa critique acerbe du Japon de Meiji comme incarnation de la culture du « premier de la classe » se retrouvent dans son analyse du Japon de la guerre d'agression. Même pour un penseur marqué par la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, on peut penser que la possibilité de libérer l'Asie du colonialisme par une guerre elle-même de nature coloniale tendait la dialectique intellectuelle à un point qui dépassait sans doute l'ordre du tourment moral². Takeuchi appelait ainsi à résister à une « modernité » définie par l'État bureaucratique et colonial, et se réclamait pour ce faire de la « résistance désespérée » de Lu Xun, non par « solidarité asiatique », mais par affinité intellectuelle – cet écrivain, qu'il n'a pas connu personnellement, mais dont l'étude a occupé une

² Si Samuel Guex mentionne dans la bibliographie le recueil de traductions (*What is modernity? Writings of Takeuchi Yoshimi*, New York, Columbia University Press, 2005) et le volume d'étude (*Takeuchi Yoshimi. Displacing the West*, Ithaca, Cornell University Press, 2004) de Richard Calichman sur Takeuchi Yoshimi, il n'a sans doute pas pu en intégrer l'apport dans le corps du texte, puisque la thèse dont il est issu a été soutenue en 2003.

³ Une traduction chinoise d'essais choisis de Takeuchi a paru en 2005 sous le titre *Xiandai de chaoke* 现代的超克 (Le dépassement de la modernité), Pékin, Sanlian shudian 三聯書店. Pour un exemple de discussion, voir WANG Hui 汪暉 « The Politics of Imagining Asia : Empires, Nations, Regional and Global Orders », *Japan Focus*, <http://japanfocus.org/products/topdf/2407> (10 janvier 2008).

grande partie de sa vie, témoigne d'ailleurs de la dimension tout aussi bien philosophique et politique de son intérêt pour la Chine. Le lecteur aurait dès lors aimé en savoir plus sur sa critique de l'État, d'inspiration anarcho-nietzschéenne (quelle connaissance avait-il des écrits de Nietzsche, dont le vocabulaire marque de façon évidente ses écrits ?), sur sa compréhension de la démocratie (marquée par Dewey, affirme Richard Calichman), et surtout sur la dimension universelle de ce qu'il appelle « l'Asie comme méthode ». Ce sont tous ces aspects qui font de Takeuchi un penseur politique aujourd'hui traduit, lu et largement discuté parmi les intellectuels chinois critiques, qui appliquent (à demi-mot) sa mise en cause de la modernisation étatique et agressive de Meiji à l'État chinois actuel (plus sans doute que le fait qu'ils le considèrent comme un « véritable ami de la Chine », p. 266)³. L'étude de Guex représente donc un volume riche et passionnant, qui ouvre sur de multiples questions, concernant notamment l'imbrication, qui dépasse largement le cas du Japon de Shōwa, entre la critique de la première modernité (marquée par l'État, le colonialisme, et la déception des aspirations romantiques à une démocratie idéale), et l'émergence, au sein même des démocraties modernes, d'une idéologie glorifiant le culte de la force, l'anti-libéralisme et la négation des institutions qui avaient permis l'avènement même de la démocratie.